

Horreurs de la nuit et bonheurs-du-jour

Normand Charette, *Le pont du Gard vu de nuit suivi de Le poids des choses*, Montréal, Leméac, coll. « Des bonheurs-du-jour », 1998, 64 p.

Annick Perrot-Bishop, *Fragments de saisons*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 104 p.

Marie-Pascale Huglo, *Revers*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p.

Michel Lord

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1998). Compte rendu de [Horreurs de la nuit et bonheurs-du-jour / Normand Charette, *Le pont du Gard vu de nuit suivi de Le poids des choses*, Montréal, Leméac, coll. « Des bonheurs-du-jour », 1998, 64 p. / Annick Perrot-Bishop, *Fragments de saisons*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 104 p. / Marie-Pascale Huglo, *Revers*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p.] *Lettres québécoises*, (92), 36–37.

Normand Chaurette, *Le pont du Gard vu de nuit* suivi de *Le poids des choses*, Montréal, Leméac, coll. « Des bonheurs-du-jour », 1998, 64 p., 5,95 \$.

Annick Perrot-Bishop, *Fragments de saisons*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 104 p., 14,95 \$.

Marie-Pascale Huglo, *Revers*, Québec, L'instant même, 1998, 156 p., 17,95 \$.



NOUVELLE
Michel Lord

Horreurs de la nuit et bonheurs-du-jour

La miniaturisation ou la maturation du recueil de nouvelles ?

LA CRÉATION D'UNE TOUTE NOUVELLE COLLECTION consacrée à des recueils minuscules, chez Leméac, met-elle en lumière un nouveau phénomène de société ? « Des bonheurs-du-jour », d'après ces petits bureaux à tiroir, voilà le nom de la nouvelle collection lancée récemment par les éditions Leméac. Quelques rares titres déjà, qui laissent voir, à en juger par le recueil de Normand Chaurette, *Le pont du Gard vu de nuit*, qu'on cherche à rejoindre un public qui lirait à dose homéopathique. De fort petit format, 10 x 14 cm, mince de ses 64 pages, ce nouveau type de livre — du moins dans le domaine de la nouvelle — rappelle le format de certaines collections de poésie. À des lieues de la brique du *best seller*, l'objet minuscule — il tient dans le creux de la main — semble nous renvoyer l'image de la rareté — ou de la raréfaction — des *bappy few* qui fréquentent les nouvelliers québécois.

Le phénomène serait inquiétant s'il devait s'étendre à l'ensemble des éditeurs, mais, restreint à la maison Leméac, il n'y a pas lieu pour l'instant de désespérer, d'autant plus que la qualité est au rendez-vous. L'objet est plutôt mignon, et les textes de Chaurette fascinants et même étranges.

Dans les deux nouvelles du *Pont du Gard*, le dramaturge qu'est avant tout Chaurette fait preuve d'un sens certain de la narrativité, et les univers dépeints ont, me semble-t-il, peu en commun avec ses univers dramatiques. Cela se rapprocherait de la chronique, avec peut-être des relents autobiographiques dans « Le pont du Gard ». Le narrateur y raconte sa visite dans la région d'Avignon, où il semble invité dans le cadre d'un « festival prestigieux » (sans doute le festival de théâtre d'Avignon). Il passe des remarques sur le tourisme, les désagréments du voyage, et sur une lecture ennuyeuse qu'il a à faire. Mais pourquoi doit-il lire Prosper Mérimée, si c'est bien de lui qu'il s'agit, et en rendre compte à son hôte, Daniel ? Mystère. Chaurette exploite ici le caractère « économique » de la nouvelle, qui consiste à pouvoir dire peu, tout en suggérant beaucoup. Mais quoi ? C'est à chacun de l'interpréter. Le tout se termine par un véritable coup de théâtre : l'illumination soudaine et presque irréaliste du pont. Le narrateur a alors l'impression de voir « la splendeur [du] bâtiment de pierre tant par les yeux de l'âme que par [ses] yeux réels » (p. 29).

Si la première nouvelle paraît étrange (mais belle), c'est en raison de l'aspect disparate de son discours, qui épouse les contours de la conscience fragmentée du narrateur. Avec « Le poids des choses », le ton se resserre et change radicalement, la nouvelle effectuant une véritable plongée dans une forme d'horreur — de type « la main coupée ». Ici,

il s'agit moins de l'éblouissement du voyageur que de la propension à la haine. Presque à la manière de certains contes traditionnels, le narrateur rencontre un certain Tantris Appleprice, qui lui raconte un fragment de sa vie : au cœur de cette existence, il y a un cousin, Régis, qui aimait peser les choses sur une balance, dont un doigt qui pèserait autant qu'une bague. Cela conduit de manière labyrinthique à une séquence morbide assez spectaculaire qui montre que Chaurette possède l'art de créer un crescendo dramatique dans un cadre narratif qui, pour être traditionnel, n'en reste pas moins très travaillé sur le plan de la construction et du détail de l'écriture. Voilà donc un recueil miniature qui comble les attentes du lecteur de nouvelles que je suis et qui, pourtant, en redemande.

Des revers plus ou moins horribles

Le recueil de Marie-Pascale Huglo, *Revers*, fort de ses douze nouvelles, est dominé lui aussi par une certaine esthétique de l'horreur. Dès le texte de tête, « Antioche », le ton est donné : un couple part en vacances et loue un chalet malsain près d'un lac qui l'est tout autant. La suite est hallucinante. Dans « Big Boss », on a droit à un chat égorgé et pendu la tête en bas. « La taupe » met en discours un jeune homme qui révèle ce qu'il sait d'une vieille femme qui cuisinait de petits plats pour un garçon itinérant qui se laissait tripoter en échange de ces mets. « La main verte » raconte le basculement progressif dans la folie d'une femme au milieu de ses plantes vertes. Parfois le ton est loufoque, comme dans « Traitement de choc », qui suit le parcours d'un homme qui n'en peut plus de perdre ses cheveux, et qui décide de subir le traitement offert au Club des turbans. Ailleurs, on assiste à l'inversion du mythe homérique, comme dans « Pénélope », où une femme réfugiée dans une île découvre l'harmonie primitive, loin d'un mari casanier.

Puis, comme si la variété n'avait pas été assez exploitée, le recueil se termine sur une forme de science-fiction : dans « Corps étranger », une machine rédige un rapport sur un corps étranger qui a pénétré dans sa sphère. Elle éprouve des sensations, et cite des œuvres dont elle confond les références, comme ce Samuel Joyce, auteur de *Molloy Malone*, ou ce Marcel Beyle, auteur de *L'amour perdu*. Cette finale du recueil, pour facétieuse qu'elle soit, me paraît détonner par rapport au reste de cet ouvrage, qui est par ailleurs des plus fascinants.



Normand
Chaurette



Des fragments d'irréel

Annick Perrot-Bishop, quant à elle, est bien connue des milieux de la science-fiction, car elle a publié en 1990 un recueil de nouvelles, *Les maisons de cristal* (Logiques). Son dernier recueil, *Fragments de saisons*, se situe dans la continuité de ce premier ouvrage.

L'imaginaire de Perrot-Bishop, d'origine vietnamienne, indienne et bretonne, est aussi métissé que ses origines. Car plus que de SF pure et dure, c'est de fables, de contes, de fantaisie, de merveilleux qu'il s'agit. Ce mélange, sous d'autres plumes, pourrait facilement dégénérer en quelque chose d'indigeste, mais chez Perrot-Bishop, cela acquiert un charme presque indicible.

La thématique de la mer domine le recueil : source de vie et de mort, cette mer engendre des sous-thèmes comme la descente dans les profondeurs abyssales, la remontée, la (re)naissance, la métamorphose, et, en bout de parcours, la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus beau.

Parmi les douze « Fragments de saisons », plusieurs sont particulièrement remarquables. « À l'aube de la mémoire », la nouvelle de tête, présente, de manière fort à propos, une sorte de fragment de genèse. Un oiseau découvre une étrange créature dans un coquillage. Il l'emmène dans son nid. C'est une femme, qui enfante de jumeaux, un mâle, une femelle, qui s'aimeront dans l'écume de la mer pour « rompre la solitude de [leur] espèce » (p. 19). Dans « La noyée », une femme accouche d'une fille à qui il manque une main. Comme « la loi [...] leur interdisait » (p. 31) de la garder, le mari va la jeter dans l'océan. La petite noyée garde toutefois sa conscience. Repêchée par une vieille femme — sa mère en fait —, elle va lentement renaître. Ce texte rappelle *Les fous de Bassan*, d'Anne Hébert, surtout Olivia de la Haute Mer, mais sur un mode non tragique, car il y a retrouvailles et résurrection.

« Rêves sur un songe » essaie de reconstituer comme en songe les rêves d'un rêveur. Des décors se créent et se défont. Dans le dernier rêve, le rêveur descend sous terre et rencontre une femme qui l'amène dans une ville souterraine où d'autres êtres « l'entraînent vers la nudité de la nuit » (p. 46). Puis, il se ressaisit, décide qu'« il ne veut pas mourir » (p. 46) et « remonte à la surface du sommeil » (p. 46). Ce très beau récit est construit (con)sciemment dans l'intention de « tenter de rassembler [des] parcelles somnolentes » (p. 42), de « retrouver d'autres fragments dispersés au sein des alvéoles, des débris [qu'il fallait] rassembler pour reconstituer l'ordre primordial du songe » (p. 44). Ces remarques intrafictionnelles révèlent en fait l'art poétique de Perrot-Bishop qui excelle à ce jeu de la dispersion et de la reconstitution.

On note finalement chez Perrot-Bishop un optimisme que d'aucuns pourraient qualifier d'excessif mais, en ces temps sombres de fin de siècle, un peu de lumière, de poésie et d'irréel, surtout formulés à la manière de Perrot-Bishop, ne peut faire de tort à personne. Les visions plus noires, presque gothiques de Chaurette et de Huglo, situées à l'autre extrémité du spectre de l'imaginaire, satisferont les amateurs de réalisme ou même d'horreur. Ces trois recueils illustrent à eux seuls l'étendue des pratiques nouvelles actuelles.

En somme, si l'on assiste à la miniaturisation du recueil de nouvelles, rien ne laisse croire qu'il y a aussi miniaturisation de l'imaginaire, mais bien au contraire une lente maturation des formes du discours narratif bref.

Le poème en revue

Le Vierge
exquis

numéro consacré
au poète

Paul-Marie Lapointe



Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36,81 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER	41,41 \$ []
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS)	51,76 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour dix (10) numéros, au Canada seulement)	73,62 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour quinze (15) numéros, au Canada seulement)	103,52 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1